

SYLVAINE BIET

UTILE(S)

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042527372

Dépôt légal : février 2026

*« Si la méditation était enseignée à tous les enfants âgés
de 8 ans sur la terre, nous ferions disparaître la violence du
monde en une génération. »*

Dalaï-lama Tenzin Gyatso

1. INTRODUCTION

À chacun sa vérité, son vécu, ses souvenirs, ses attentes. C'est mon ressenti, et à moi seule. Je ne demande à personne d'être en accord avec ce que j'ai écrit. J'ai écrit ce qu'il me restait : des souvenirs de ce que j'avais vécu jusqu'à 48 ans, l'âge auquel « maman » est morte. Cinq années d'écriture ont été nécessaires pour ne rien oublier. Mon corps se rappelle des souvenirs de ma mère. Est-ce la vérité vraie, la vérité de mes parents, la vérité de mes sœurs et frères ? Je ne sais pas. C'est : Mon ressenti. J'ai préféré ne pas écrire les prénoms de mes frères et sœurs, pour ne pas qu'ils s'identifient à cette histoire en la jugeant, en la niant ou pire en se moquant, comme ils aimaient tant le faire. C'est la vérité d'aujourd'hui du haut de mes 65 ans. Combien de fois l'ai-je commencée, sans jamais la finir ? Combien de fois l'ai-je commencée, et détruite ? Je ne sais plus. Cette tâche me semblait incommensurable. Impossible, tellement complexe, ignorant les mots qui auraient pu définir cette vie de misère. La peur d'oublier un détail important me paralysait. Tout me paraissait confus. Petite, je gardais le silence, convaincue que personne n'aurait pu me comprendre. Même si j'avais trouvé la force de parler, j'étais persuadée que personne ne comprendrait ce que j'avais vécu. L'entendre, l'écouter peut-être, mais le ressentir ? Je savais pertinemment que, n'ayant pas vécu dans leur corps ces moments indescriptibles, personne n'aurait pu m'aider. C'était peine perdue. Les mots aussi me manquaient. Je les trouvais fades ne reflétant pas la triste réalité. Ces mots me manquent, je ne les connaissais pas. Il m'arrivait de définir mon passé ressemblant à une ambiance des romans de Zola. Cela suffisait pour ne pas en dire plus, en évitant de rentrer dans les détails. J'avais honte, honte de ce que j'avais vécu, de

ce que l'on m'avait fait vivre, honte d'être vivante dans cette famille. J'avais peur aussi que l'on dédramatise ma vie, en me disant que cela était banal. Cette affirmation m'aurait fait basculer dans la folie. Ce mélange étrange de « vie mortelle », ou de « morte-vivante », me donne la force de continuer le combat. Trouver les mots qui auraient pu soulager mes maux. La peur de m'apercevoir que ce n'était pas si grave et de comprendre que je n'étais que ce que tout le monde me disait : « une pauvre fille qui ne changera jamais ». Me dévoiler aurait pu dévoiler que ce que j'avais vécu était normal et qu'il ne fallait pas que je fasse « mon intéressante ». Parler de moi me semblait si banal et tellement égocentrique. En faisant cela, je m'expose au jugement des autres. Leur donnant encore des « outils pour me faire battre ». Ils avaient tellement raison. N'ayant aucun argument pour me défendre ou me protéger, je laissais de côté cette perspective. Tant bien que mal, j'ai passé mon temps à apprendre à vivre. Comme l'apprentissage de la natation, avec des hauts et des bas. On boit la tasse, on tousse, puis on respire. On apprend les bons gestes pour se maintenir en vie. Flotter à la surface en laissant passer les vagues. J'apprivoise ma souffrance. Je comprends que ma vie, quel que soit le nombre d'années, sera une vie de combat. Mon but est de comprendre pourquoi. Pourquoi suis-je venue sur cette terre ? De recherches spirituelles, en aides thérapeutiques, aujourd'hui, je suis convaincue que toutes les cellules qui constituaient mon fœtus et qui me définissent, possèdent une envie de vivre, oui, mais, une envie de vivre heureuse, me remplissant de joie et de gratitude. Pourquoi étais-je encore en vie, malgré toutes ces tentatives de suicide, ces accidents dont un aurait pu être fatal ? Je me demandais qui était aux commandes de ma vie. À ce jour, je l'ignore encore, mais je ne peux que lui faire confiance, car apparemment ce n'est pas moi qui décide ou non de la fin de ma vie. Le comportement de mes parents s'expliquait de par leurs vies de souffrances. La peur de ma mère envers son mari, la dépression de mon père qu'il colmate avec de l'alcool. Je les ai accompagnés jusqu'à leur mort, les aidant à passer leur fin de vie, plus douce, leur tenant la main pour

les rassurer. Leur chantant leurs chansons préférées. Il fallait que je pense à moi, maintenant... que je parle de moi... j'avais trouvé un angle. Un angle d'écriture, une aide pour écrire ce roman. Pour qui ai-je vécu depuis ma naissance jusqu'à son décès le 4 avril 2008 ? À travers qui ai-je vécu, durant les 48 premières années ? La personne qui m'a enfantée : Lucie, ma mère. Cette femme avait, pour seule phrase d'amour à mon égard : « Tu m'es bien utile ma fille ». Le titre de ce récit sera UTILE(S). Elle me raconta son histoire. Aujourd'hui, c'est elle qui va m'aider. L'évidence se fit sentir, je vivais pour, et à travers elle, je la connaissais mieux que je ne me connaissais moi-même. C'est avec les mots de Lucie, ma mère, qu'il m'est plus facile de vous raconter les fondations de ma vie.

2. AVANT MON MARIAGE

Mes souvenirs remontent à mes 9 ans, j'étais la troisième d'une fratrie de 9 enfants. Nous habitions à Montreuil Le Gast, dans une toute petite ferme de trois vaches qui nous donnaient peu de lait. Mon père, Jean, était « garçon de ferme » ou « journalier ». Il travaillait à la demande, et aux besoins des exploitations plus aisées. Il revenait souvent avec « une musette dans le nez ». Je l'aimais tellement mon papa. Quand il était : « rond comme une queue de pelle », il me faisait sauter sur ses genoux. Je le coiffais et m'amusais à lui faire des couettes. Il me laissait faire. Je croyais, dans ma tête de petite fille, que l'alcool avait le pouvoir magique de rendre les hommes gentils... mon père était, comme on pouvait le nommer à cette époque, un « bâtard ». Sa jeune maman, fille-mère, avait « fauté » avec un homme marié. Un commerçant reconnu de la commune. Ses parents n'ont pas voulu que cela se sache, de peur d'attribuer, à la famille, une mauvaise réputation. Elle accouche et abandonne ce bébé à la DDASS, après l'avoir prénommé Jean et nommé Baron du nom de sa mère. Il fut placé de maison d'accueil en maison d'accueil. Ces souvenirs douloureux remontent à la surface, le soir au coin du feu de cheminée. Il nous racontait, plus particulièrement, quand il était placé dans une ferme à Chantepie. On le battait. Personne ne lui donnait à manger. Toute sa vie, il eut peur de mourir de faim. Parmi les passages marquants de la vie de mon père, il y eut la déclaration de guerre de l'Allemagne à la France. La guerre de 14/18, que l'on surnommait la guerre des poilus, est la plus dévastatrice pour les Français. Après trois années de prison en Allemagne, mon père revient à la maison. Je suis née le 8 janvier 1920. Mon père m'a donné beaucoup d'amour. Ils me donnèrent le même prénom que ma

maman : Lucie, comme pour confirmer la filiation, une envie, pour le couple, de repartir à zéro. Nous n'étions pas riches, pour ne pas dire que nous étions pauvres, mais l'amour et la tendresse étaient présents. À l'âge de 9 ans, maman m'envoya garder les vaches dans une ferme voisine. Une bouche en moins à nourrir le midi était une bonne raison de m'y envoyer. Il fallait marcher très longtemps dans les chemins boueux avec sabots en bois. Le plus difficile était la nuit noire, j'avais peur de la nuit noire. Un soir, fatiguée, assise devant la cheminée, je me suis endormie et je suis tombée dans le feu. Malgré les soins de maman, mes mains restèrent marquées à vie. À douze ans, je suis placée dans une grande ferme, où je devais remplacer la patronne décédée. Le patron était gentil, je m'occupais de toutes les tâches ménagères et des trois filles âgées de 3, 5 et 8 ans. Il me laissait rentrer chez moi une fois par mois. J'étais heureuse de retrouver maman. Les années de ma jeunesse s'envolèrent, pour laisser la place à une jeune fille. Chaque année, en septembre, la commune de Montreuil-le-Gast célébrait une jeune fille de bonne famille. Une élection de Miss que l'on nommait « La Rosière ». Une plaque avec le nom de toutes les Rosières est posée dans un petit jardin communal. Le comité des fêtes choisissait une jeune et belle fille méritante et pauvre. En 1938, l'année de mes 18 ans j'ai été choisie. L'année suivante ma sœur D. fut, elle aussi, choisie. La coutume était de changer de famille chaque année, mais la mairie a estimé que cette famille, représentée par ces deux jeunes filles, devait à nouveau être honorée. Les honneurs du village m'ont donné l'occasion de défiler dans toute la commune, sur un char décoré de papier crépon. Un jeune homme me remarqua et me séduisit au bal que l'on avait donné le soir, pour cette occasion. Il était beau. Ses cheveux bruns, ses yeux bruns, son regard envoûtant, tout en lui m'attirait. Ce qui émanait de lui n'était que douceur et amour, OUI c'était LUI, LUI pour la VIE ! Jules, pour moi c'était « mon Julot ». L'avenir me semblait beau et doux avec lui, il n'y avait pas de doute, ma vie sera tendre maintenant. Mais, le « Je ne sais quoi », le « Je ne sais qui », en avait décidé autrement. La nouvelle guerre fut déclarée celle

de 39/45. Et Jules fut appelé et réquisitionné dans la Marine nationale, le sous-marin était basé à Toulon. Nos au revoir se transformeront en adieux. Il m'avait promis qu'il reviendrait et moi, je lui avais promis de l'attendre. Nous avions projeté de vivre en ville, à Rennes. J'avais commencé un remplacement comme aide à la maternité à l'Hôtel Dieu, et j'aimais ce métier. Puis la guerre a tout transformé, détruisant tout. Ils ne respectaient rien, ces Allemands ! ! Une bombe atterrit sur le bâtiment de l'Hôtel Dieu et les vitres des fenêtres éclatèrent et tombèrent dans les berceaux de la nursery. Six mois après son départ, Jules, son équipage et le sous-marin sombrèrent dans le port de Toulon. Cette annonce m'anéantit. J'avais fait connaissance avec la maman de Jules, elle me confia son béret marin. Je l'ai gardé dans l'armoire en face de mon lit au fond d'une étagère, sous une pile de drap, jusqu'à mes 80 ans. Je regardais souvent ce « pompon », qui n'avait pas réussi son rôle de porte-bonheur. Pour moi, il me servait à supporter le malheur. Ma mère me conseilla de revenir chez eux. Il y aura toujours à manger à la campagne, dit-elle. La nourriture et les tickets de rationnement se faisaient rares, pour une jeune fille en ville. J'acceptais son invitation, ou plutôt je lui obéissais. Ma maman, à mes yeux, était une Sainte. J'avais besoin d'être auprès d'elle, même sans parole, sans geste. Je ressentais fortement son amour inconditionnel. Une autre raison de revenir à la maison était que je la voyais vivante. En ces temps de guerre, cela rassurait de voir physiquement les personnes que l'on aimait. La mort de Jules augmenta cette angoisse. Je trouvais un travail dans une ferme, pensant adoucir la douleur que provoqua la disparition de Jules. Je suis nourrie et logée, ce qui allégea la charge financière que je pouvais faire supporter à mes parents. Fille de ferme était un mélange de femme de ménage, cuisinière, jardinière. L'obligation de prendre soin du petit bétail (poules, lapins, oies, canards, dindes et dindons) : la basse-cour. Mais aussi la traite des vaches, enlever le fumier, la litière souillée et mettre de la paille fraîche pour le confort des animaux, sans oublier de préparer les repas. Je trouve un emploi à Betton, petite commune près de Rennes.